

## CHAPITRE 14

### RUE VERTE 6

Ayant pris possession de mon appartement de la rue Verte, je me trouvais dans un *home sweet home* fait d'un petit corridor d'entrée, WC, salle de bain, grande cuisine à plafond haut et une pièce non moins grande avec alcôve. Situé au rez-de-chaussée, il était sombre, pas trop bruyant mais bien plus pourtant que celui de Lausanne. Je souffrais de l'absence de nature alentour... plus d'arbres... plus de rivière, même pas la Vuachère.

J'étais à nouveau déraciné, seul et anxieux dans ma vie sociale à reconstruire pour la énième fois. Mais ces états d'âme étaient largement compensés par mon accession à la «grande école». Cela me rassurait considérablement et donnait quelque relativité à ma souffrance.

Je ne connaissais pas grand monde dans cette ville, à part le Dr Grin.

À l'Uni, l'attitude hautaine d'une bonne majorité d'étudiants et étudiantes les rendait sans intérêt à mes yeux. Je me sentais éloigné de ces gens sans problème au mental immature et surtout cette façon si superficielle de conduire leur vie. À ces comportements insouciantes s'ajoutait une aisance financière et matérielle. Certaines étudiantes se pointaient à l'Uni au volant de Mercedes, Porsche et autres voitures luxueuses conduites par elles-mêmes ou leur chauffeur privé. Je n'en croyais pas mes yeux. Je tentai de prendre contact avec ces pisseuses et riches gamins aux allures de *golden boys*, mais en pure perte. Nous n'avions aucun intérêt commun susceptible de nous rapprocher. Ils pratiquaient la politique des apparences où la forme a plus d'importance que le fond. Ils n'avaient rien à m'apporter et la réciproque devait être vraie. Au fond, cela n'avait que peu d'importance. De cette expérience, j'ai appris qu'une cohabitation entre gens de classes différentes peut se faire, doit se faire sans fusion. Cela s'inscrivait dans une certaine tolérance caractérisant ma vie devenant de plus en plus importante dans le cadre de ma propre évolution.

Une exception se détachait de cet univers de fils à papa argentés. Il s'appelait Barker, le fils du 2<sup>e</sup> Tarzan. À l'instar de son père, il était bien bâti. Malgré son aisance financière, il n'avait pas l'air heureux. J'étais sensible au mal-être qui l'habitait. Ses parents, à défaut de s'en occuper, lui donnaient de l'argent pour tenter de compenser l'abandon de ce jeune homme en perdition. Je tentai de dialoguer avec lui, or il était réservé sur sa souffrance, mais celle-ci ne résista pas longtemps aux rayons X de l'orphelin.

J'avais trop l'habitude de l'affliction des autres pour que celle-ci ne m'échappe. Plus on tente de me la dissimuler, plus je la perçois avec une forte motivation à intervenir pour la supprimer, tout du moins la réduire égale à l'attachement de celui qui la porte.

C'était un dragueur éhonté et un sérieux concurrent. Il s'agissait d'un des rares plaisirs qui lui donnait l'impression de vivre. Je sais de quoi je parle, puisque j'ai longtemps agi de façon similaire en quête d'amour, d'affection et de plaisirs charnels éphémères. Cette dérive est une des grandes classiques chez ceux qui plaisent aux femmes et à qui leurs faveurs sont si facilement accordées. Ainsi, l'attrance pour ce mode de vie léger et cette sorte de drogue aux effets affectifs évidents les conduisent-ils inéluctablement à un état de manque permanent, tel un toxico cherchant à renouveler sans cesse ce type d'expérience et jouissance attenante, au lieu de trouver l'origine et la raison de son profond malaise... mais c'est là une tout autre question!

Tarzan fils se plaisait à s'attaquer sans complexe à cette nouvelle «haute basse-cour», à la découverte de leur anatomie, de ses mains ma foi fort agiles. Barker occupait un studio hors de prix en vieille ville, près de la cathédrale St-Pierre. Il aimait bien répéter avec moi car je devais représenter à ses yeux le grand frère qu'il aurait aimé avoir et qui aurait pu s'occuper de lui, en lieu et place de ses parents. Faute de moyens, il m'était cependant impossible de le suivre dans des boîtes de nuit, dont le prix exorbitant surpassait de loin mes modestes moyens financiers d'alors.

Il n'a pas passé le cap de cette première année et je n'ai plus jamais entendu parler de lui. A cet instant, j'ai une triste pensée pour cet ami mélancolique.

Je ressentais une profonde solitude et un jour de novembre 1978, je suis tombé gravement malade (forte grippe) avec des pics de température avoisinant les 40-41 degrés... j'ai failli y passer.

Lorsque mon ami Grin apprit ma maladie, il se précipita à mon chevet. Une fois sur place et après avoir constaté la gravité de la situation, c'est sans hésiter, si ce n'est sur le moyen de me transporter, voulant faire venir une ambulance qu'il m'emmena et me soigna chez lui comme Sussu. Je me sentais en sécurité chez cette bonne âme, médecin de surcroît.

Je l'ai perdu de vue depuis fort longtemps et en suis chagriné, d'autant que j'ai appris qu'il vivait bon nombre de problèmes... j'ignore s'il est toujours vivant, malgré mes nombreuses recherches dans ce sens. J'aurais voulu lui dire tant de choses et surtout, **merci, mon Ami...**

Après mon «hospitalisation» chez les Grin et mon rétablissement, je réintégrai très vite ma «grotte» de la rue Verte, proche de la place des Augustins.

J'étais régulièrement dérangé par les vocalises dissonantes d'une horrible voix féminine (soprano) émanant d'une annexe du conservatoire, dont les locaux étaient également situés au rez-de-chaussée du même immeuble.

Je finis par trouver mes marques. J'avais pris contact avec une fille que j'avais connue à Lausanne. Elle m'aida dans mes premiers aménagements et me tint compagnie. Après quelques «essais» peu convaincants, nous en restâmes là.

Puis il y eut Roselyne, ma voisine... sacrée Roselyne. Elle voulait que nous le fassions à la «motard», la moto étant couchée sur le côté droit dans un scénario où j'en étais le passager et elle la conductrice. C'était un des rares cas où le passager donne le rythme de croisière et... où il n'est pas nécessaire de porter le casque. Ah les fantasmes de ces «bonnes femmes»!

C'est elle qui prit l'initiative de l'approche. Elle me proposa d'échanger une partie d'échecs en ses appartements. Elle était une piètre joueuse et une amante très moyenne, mais comme elle ne semblait pas douter de ses performances, je ne voyais pas pourquoi je l'aurais contrariée. Nous nous voyions à sa demande, jusqu'au jour où, ne me retrouvant plus dans cette «histoire» de sexe –en fait, elle ne m'appelait que pour tirer un coup– face à ce que je considérais comme un comportement irrespectueux à mon égard, je mis un terme à cette aventure sans intérêt ni lendemain. Cette relation était dépourvue du plus petit sentiment. Je ne me sentais ni aimé ni apprécié d'elle, or je ne demandais pas la lune, mais un minimum.

C'était en fait la première fois que je ressentais un tel vide. Comme par hasard, il s'agissait d'un échantillon de ces satanées genevoises. Ce sont de loin les plus mauvaises femmes qu'il m'a été donné de connaître dans mes diverses aventures «internationales». Elles sont dénaturées, décadentes, incapables de tenir plus de quelques mois, au mieux quelques années avec le même homme. Elles appellent cela émancipation sexuelle et indépendance matérielle. Dans le fond, elles sont plus à plaindre qu'à blâmer, en particulier lorsque sonne l'heure biologique et qu'elles se retrouvent seules et sans enfant en une dramatique et galopante quarantaine. Là, elles sont moins fières de leur condition, fleurie tout à coup de névroses des plus diverses, voire de psychoses... mais après tout, elles n'ont pas besoin de nous, hommes, pour se retrouver dans cette triste situation.

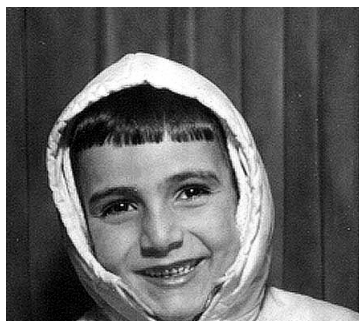
J'ignorais pourtant qu'aussi longtemps que je vivrais dans ce maudit canton, j'allais répéter ce type d'aventures inlassablement «lassantes»... vides de sens.

Je me suis souvenu alors de ce que m'avait dit Christine Etesse sous la forme d'un conseil: «Ces bonnes femmes n'en ont rien à foutre de ce que tu es dans ton for intérieur, n'étant attirées que par ton physique. Une fois lassées, elles te jetteront comme une vieille chaussette.» Il y avait dans ses propos tant de vérité et de réalité et par la suite, même si j'ai souvent craqué par faiblesse et solitude pour le beau sexe, ses paroles se sont immortalisées et me reviennent à l'esprit chaque fois que j'ai à subir les assauts de l'une ou l'autre d'entre elles. Dès lors j'essaye d'éviter les conséquences néfastes faites de l'accentuation de ma solitude initiale en une solitude finale augmentée d'un sentiment d'abandon et d'échec relationnel.

Les premières conséquences d'une enfance ratée dont les causes sont à chercher du côté de la femme égoïste qu'était ma mère commençaient à se faire sentir. Je ne pouvais pourtant pas les gérer par seul rationalisme, encore moins sans aide. Voilà un des cercles vicieux qu'il me fallait briser.

C'est mon drame. En effet, pour un peu d'affection et une rupture provisoire des chaînes de ma solitude, je me suis souvent vendu au rabais, me laissant aller à une relation pourtant vouée à l'échec. C'est là tout le mécanisme pervers de ces maudites femelles. Leur unique but est d'asservir et manipuler l'homme en le transformant en l'ombre de lui-même. Elles ne reculeront alors devant rien, n'hésitant pas à le confiner dans une solitude sans égale et un profond désarroi. Il en résultera un spectre asexué, dénué de vie, prêt à tout accepter d'elles.

**Ce sera le retour à l'esclavagisme de l'homme castré au service des femmes.**



**Hommes de tous pays, réveillez-vous et réagissez avant qu'il ne soit trop tard!**

**Je fais appel à votre dignité...**